



VOYAGE AVEC UN ÂNE DANS LES CÉVENNES

ROBERT LOUIS
STEVENSON

PRÉFACE
DE CLARA
ARNAUD

ILLUSTRÉ PAR
GUILLAUME
GUILPART

■ MARCHIALY ■

VOYAGE
AVEC
UN ÂNE
DANS
LES
CÉVENNES

VOYAGE
AVEC ROBERT
UN ÂNE LOUIS
DANS STEVENSON
LES
CÉVENNES TRADUCTION
LÉON BOCQUET

Titre original : *Travels with a Donkey in the Cévennes*
Date de première publication : 1879
© Éditions Marchialy, 2026,
pour la préface et les illustrations.

Les Éditions Marchialy,
une maison dirigée
par Clémence Billault
92, avenue de France
75 013 Paris
editions-marchialy.fr

ILLUSTRATIONS PRÉFACE
GUILLAUME GUILPART CLARA ARNAUD

■ MARCHIALY ■

PRÉFACE ÉLOGE DE MODESTINE

C'est l'ânesse Modestine qui a valu au récit de Robert Louis Stevenson une telle postérité et une telle empreinte dans les paysages cévenoles, que l'auteur parcourt avec elle durant une douzaine de jours, à l'automne 1878. C'est à cet ouvrage aussi que se réfèrent aujourd'hui les dizaines d'agences de voyage et de structures touristiques qui proposent de prendre *la route de Stevenson* — labellisée et balisée au nom de l'écrivain écossais — avec un âne loué pour l'occasion. À cet ouvrage que ces centaines d'ânes doivent leur *emploi* et que ces familles doivent de vivre l'expérience d'un voyage avec ces compagnons « affectueux, tendres et endurants », comme le décrit l'un des loueurs d'ânes cévenols. Sur les brochures de tourisme, on voit des photos d'ânes bien portants, équipés de bâts de qualité. Le respect et la découverte mutuelle semblent être le maître mot de ces propositions de voyage encadré

qu'inspirèrent ce texte. L'âne, le mobile pour une exploration lente et attentive du territoire.

Et pourtant, à la première lecture du *Voyage avec un âne dans les Cévennes*, j'ai découvert avec stupeur le traitement que l'auteur écossais réserve à son ânesse. S'inspirant de Thoreau et désireux de se remettre d'une rupture amoureuse, deux des motifs de son départ pour cette anti-expédition héroïque qu'est la traversée champêtre des Cévennes, Stevenson fait le choix de la marche. Il s'encombre d'un équipement conséquent afin de pouvoir bivouaquer, d'un luxe de boissons et d'ustensiles de cuisine. Incapable de porter tout ce barda lui-même, il achète une ânesse, qu'il envisage avant tout comme un judicieux porte-bagage. Jusque-là rien que de très ordinaire dans une société de la fin du XIX^e siècle, dont l'économie carburait à la force animale et humaine. Rappelons que douze millions d'équidés furent tués quelques décennies plus tard dans les tranchées lors de la Première Guerre Mondiale, que tant d'autres servaient alors de « véhicules » ou de « moteurs » pour les engins agricoles, qu'ânes et chevaux tractaient les péniches, œuvraient aux labours, ou descendaient dans les mines, entre autres tâches.

Ainsi, la « chétive ânesse, pas beaucoup plus grosse qu'un chien, de la couleur d'une souris, avec un regard plein de bonté et une mâchoire inférieure bien dessinée », du nom de Modestine, se retrouve-t-elle de l'aventure.

Mais entre Stevenson et Modestine, le malentendu est presque immédiat, et il est immense. Jugeant celle-ci récalcitrante au bout de quelques heures à peine, le voyageur égrène tout au long du livre, en particulier de sa première moitié, les sévices qu'il lui fait subir, dans l'espoir de la faire avancer plus vite et dans la direction souhaitée. Le déferlement de violence et ses conséquences sur l'ânesse rendent certaines pages insoutenables à lire pour un lecteur du XXI^e siècle un tantinet conscient de la sensibilité animale. Dès le troisième jour, l'ânesse porte les traces d'importantes blessures, décrites par l'auteur qui n'est autre que son bourreau. À la fin du périple, Stevenson doit écourter la marche car Modestine n'est plus en état de continuer le voyage sans repos préalable.

On aurait tort d'imputer la violence de Stevenson uniquement à la norme de son temps comme le font bien des lecteurs de ce texte devenu un classique. Largement utilisés en milieu rural, en particulier en montagne, pour des tâches souvent harassantes, les ânes étaient pour les paysans de l'époque, a minima, un outil de travail précieux et qu'il fallait « maintenir en état ». Il n'était donc tout simplement pas rationnel de traiter si brutalement un animal, au risque de le rendre inapte au travail. Et nombreux étaient ceux, même au XIX^e siècle, qui concevaient un attachement très fort à l'animal ; ainsi le propriétaire de Modestine pleure-t-il en la vendant à Stevenson.

Si ces scènes incommodes, c'est parce que la relation de Stevenson à Modestine est plus complexe et déterminante qu'il n'y paraît d'emblée. Que la violence n'y est pas décrite par complaisance, mais en ce qu'elle soulève de vives questions, en premier lieu chez son auteur, tout homme de son temps qu'il fût. Ainsi, on aurait tort de s'en arrêter au choc premier — légitime chez le lecteur en parcourant ces scènes de « fiévreuses bastonnades ». L'auteur aurait pu choisir de passer sous silence les frictions et les heurts avec Modestine et la violence de ses réactions. S'il décrit avec force détails son « ignoble besogne », c'est qu'il en consent de profonds remords.

Modestine a été achetée pour un usage pratique, comme un objet, elle se révélera être un sujet, doué d'une volonté et d'affects, puis finalement une compagne, même si malheureuse, de route. Chez Stevenson, la remise en cause, d'abord timide, puis plus éclatante, n'opère pas au contact d'une altérité exotique, d'une plongée au cœur des Indes ou de l'Afrique noire, que relatent ses contemporains — ce qu'il fera aussi dans d'autres ouvrages — mais d'une altérité animale.

Dès le début du périple d'ailleurs, l'auteur est conscient de la bêtise de ses propres réactions. Des limites intérieures que sa violence révèle. Il n'est pas dupe de son ignorance. Et s'il décrit avec force de détail son incapacité à bâter correctement l'ânesse, il échouera dans le temps court de ce voyage à devenir un meneur respectueux. Voyager avec un animal

ne s'improvise pas, il le découvre à ses dépens et à ceux de Modestine. C'est aussi dans cet échec-là qu'une faille s'ouvre et qu'un autre Stevenson émerge, plus introspectif. C'est à l'endroit de sa confrontation avec Modestine, que Stevenson devient vraiment voyageur.

Avant de poursuivre, il faudrait préciser d'où j'écris. J'ai moi-même voyagé à pied avec des chevaux durant de longs mois, en autonomie, à plusieurs reprises dans ma vie. J'en ai tiré des récits de voyage. Je sais l'exigence de la route aux côtés d'un alter équidé. Mais surtout, j'ai grandi avec nombre d'animaux — chevaux, mules, chiens, chats et volatiles, et sept ânesses, cabotines, drôles, sensibles, que j'ai aimées comme des sœurs. Au fil de ces années partagées, au gré des épopées pour aller récupérer dans des propriétés privées la petite troupe d'ânesses, maîtresses en évasion, j'ai développé pour les ânes une tendresse toute particulière et une connaissance fine de leur comportement. Ainsi, lis-je dans chacune des réactions de Modestine, celles qu'aurait pu avoir Joséphine, Grisette, Delphine ou Albertine, chacune des ânesses qui faisaient famille avec nous.

À l'attention des non-initiés, rappelons l'essentiel : les ânes sont des équidés, des herbivores pacifiques. Ils sont dotés d'une grande endurance mais leur morphologie leur confère un pas plutôt étriqué, qui plus est quand leur hauteur au

garrot est limitée. L'âne est programmé biologiquement pour progresser plutôt lentement, sauf sous la contrainte, il ne marche jamais longtemps sans interruption, encore moins en ligne droite. C'est qu'il s'alimente en baguenaudant, brou-tant au passage, plus qu'il ne trace sa route. Animal robuste et frugal par excellence, il se contente de peu et cherche à s'économiser. L'âne est aussi très grégaire, il vit en groupe et n'honnit rien tant que la solitude. L'âne réagit à la contrainte et à la douleur par l'immobilité et le stoïcisme. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il fut, et est encore utilisé en animal de portage plus volontiers que le cheval, chez qui la réaction de défense est la fuite — on imagine ce qu'il advient au chargement du bât dans ce cas. Enfin, l'âne est bel et bien un animal têt, et sa force d'abnégation quand il coopère, n'a d'égale que son obstination au refus quand on le confronte.

Ainsi, la Modestine de Stevenson n'a rien d'une créature « possédée par le démon » ni d'une comédienne ou d'une « démente ». Elle se retrouve flanquée d'un meneur incompetent, la harcelant d'un sordide aiguillon, qui place sur son dos un bât beaucoup trop chargé, lequel ne cesse de tourner et duquel résultent douleurs, épuisement et rapidement de graves blessures. Elle se retrouve seule en la compagnie d'un humain avec lequel elle n'a pas le temps de bâtir une relation de confiance, et qui ignore son rythme de marche. Rappelons qu'elle est minuscule, Stevenson confesse dès les

premières pages « qu'elle paraissait si menue sous la charge qu'elle m'inspirait des craintes ». Elle est sommée d'avancer sous un déferlement de coups, elle n'y consent que pour sauver sa peau. Légitimement, cherche-t-elle à rejoindre les congénères qu'elle croise sur son chemin. Légitimement aussi, cherche-t-elle à divaguer et s'alimenter, à favoriser les chemins qui siéent à ses sabots, sensibles aux gravillons, d'autant que Stevenson ne semble pas soucieux de lui faciliter la tâche. Ainsi s'échine-t-il jusque dans la dernière montée de leur périple, à prendre un raccourci, au risque de la chute.

Modestine est donc une ânesse courageuse, obstinée, maline, douce malgré la brutalité qui s'abat sur elle. Mais son calvaire n'aura pas été vain. Car peu à peu, malgré les incompréhensions et le malentendu originel, une métamorphose s'opère chez Stevenson, et, en miroir, une métamorphose du texte. Le *Voyage* trouve ses plus lumineuses pages, dans les descriptions du monde naturel qui environne Stevenson et Modestine, et auquel l'ânesse initie son ingrat d'humain. Percent alors un lyrisme et une émotion qui nous donnent accès à un autre Stevenson, celui qui fait le deuil d'un amour sur les routes de France.

On pourrait oser un anachronisme et dire que Stevenson a été peu à peu, malgré ses réticences, influencé par l'*Umwelt* de Modestine. *Umwelt* ? Il s'agit du concept phare du naturaliste

Jacob von Uexküll, forgé en 1932. Il explique que chaque espèce possède une subjectivité, des capacités sensorielles et motrices qui lui sont propres. Ainsi, dans un même environnement, les êtres vivants partageraient des expériences et des interprétations différentes. Notre contemporain, Baptiste Morizot parlerait de « manières d'être vivant ». Modestine, être de présent, qui ne rêve que de vaquer lentement en broutant et se rapprochant de ses congénères, possède un *Umwelt* différent de Stevenson, animal-humain mu par un « but » et marchant vers une « destination », volontiers tourné vers le passé comme en témoigne son penchant pour l'histoire des religions. Et s'il ne semble pas vraiment désireux de le prendre en compte, voire ignorant du gouffre de perceptions qui le sépare de Modestine, Stevenson finit malgré tout par s'imprégner du regard de l'ânesse, des digressions qu'elle lui impose, des barrières qu'elle place — bien malgré elle — sur son chemin trop prévisible.

Stevenson se laisse alors aller au fil de la marche et du texte à un lyrisme introspectif, il rentre peu à peu dans le paysage que l'ânesse goûte à ses côtés en broutant chardons et buissons tant qu'elle le peut. Il se fait enfin le compagnon des lieux, pour reprendre le terme du grand auteur de *nature writing* Barry Lopez. Il fait un pas vers la manière d'être au monde de l'âne, immanente, contemplative, sereine, à l'écoute. Durant la somptueuse scène de la nuit dans la pineraie, Stevenson

se prend à évoquer avec lyrisme la survenue de la nuit puis l'aurore, l'envahissement de sensations complexes nées de l'immersion dans la nature, où coexistent la plénitude, — « je n'avais pas souvent éprouvé plus sereine possession de moi-même ni senti plus d'indépendance à l'endroit des contingences matérielles » — et le manque de l'être aimé perdu.

Cette scène nocturne marque l'acmé du récit et annonce, d'une certaine manière, le virage introspectif et antihéroïque de la littérature de voyage, dont Nicolas Bouvier fut un siècle plus tard la figure de proue. La phrase de Stevenson s'y déploie plus ample, sinueuse, habitée de formes de vie multiples, de sensations synesthésiques, faisant place à l'invisible, aux voix de Keats et de Montaigne et tenant soudain de côté l'humour narquois — que l'auteur manie par ailleurs avec verve mais comme une cuirasse. C'est à ce point du récit que Modestine triomphe, elle petite et simple ânesse grise, créature courageuse qui ne fit que traverser l'existence de Stevenson, mais fut l'artisane d'une métamorphose.

Ainsi, est-ce à elle que j'ai envie d'adresser la fin de cet avant-propos, en forme d'éloge.

Modestine, je t'écris depuis l'enfance, depuis ce pays où, couchée contre le flanc de Joséphine, plongée dans son odeur poivrée, je regarde le monde au ras du sol, à hauteur de sauterelles et de pâquerettes.

Je t'écris pour te remercier, toi, toutes les ânesses et les ânes, qui ont insufflé à tant d'humains un peu de douceur et de temps présent.

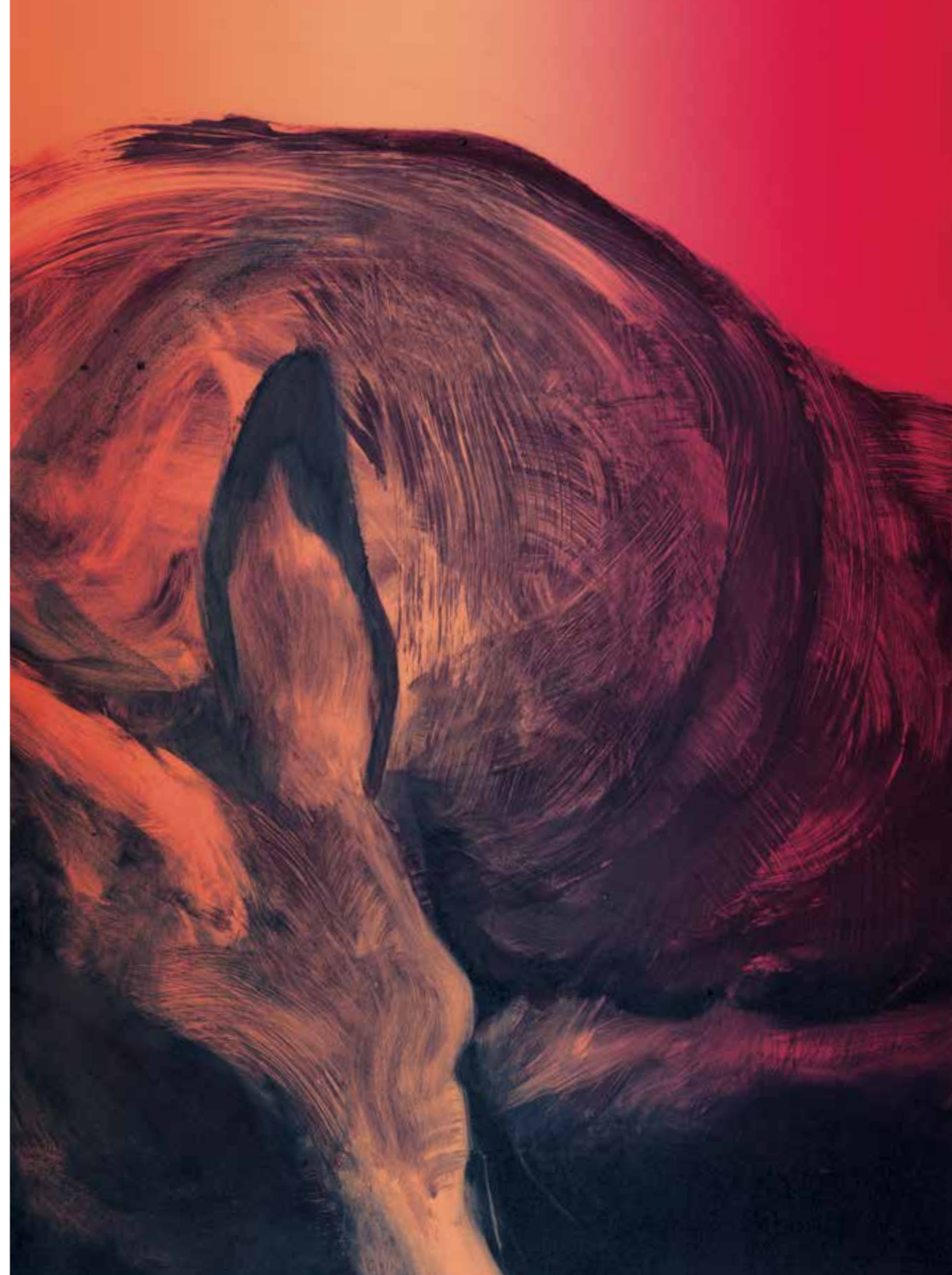
Je t'écris depuis les parages d'une bicoque ariégeoise, où mes voisins sont encore des ânes, qui chaque jour me prodiguent des salutations tendres, venant lover la soie de leur chanfrein dans le pli de mon cou.

Je voudrais que l'on retienne de ce voyage ton éloge — celui que Stevenson fait en creux, quand sa plume devient sensible, parce qu'après qu'il t'a rouée de coups, quelque chose en lui semble s'être fissuré et qu'il se prend à douter.

Je t'écris parce que vous, ânesses et ânes de toutes les campagnes du monde, êtes de si précieux compagnes et compagnons — pourtant souvent mal compris.

Je t'écris pour te dire que ta silhouette souris peuple les rêveries de milliers et de milliers de marcheurs et de lecteurs, depuis près de cent cinquante ans.

Et je pose contre ton chanfrein une main amie.



II L'ÂNIER INEXPÉRIMENTÉ

La cloche du Monastier
sonnait juste neuf
heures lorsque j'en eus
terminé avec ces ennuis
préliminaires

et descendis la colline à travers les prés communaux. Aussi longtemps que je demeurai en vue des fenêtres, un secret amour-propre et la peur de quelque défaite ridicule me retinrent de sourdes menées contre Modestine. Elle avançait d'un pas trébuchant sur ses quatre petits sabots, avec une sobre délicatesse d'allure. De temps en temps, elle secouait les oreilles ou la queue et elle paraissait si menue sous la charge qu'elle m'inspirait des craintes. Nous traversâmes le gué sans difficultés. Il n'y avait aucun doute à ce sujet, elle était la docilité même. Puis, une fois sur l'autre bord, où la







Les lanternes m'avaient en quelque sorte ébloui et je traçais, en plein désarroi, des sillons parmi pierres et tas d'ordures. Toutes les autres maisons du hameau étaient obscures et silencieuses et bien que je frappasse à une porte, ici et là, mes coups demeuraient sans réponse. Mauvaise affaire ! Je quittai Fouzilhac, vomissant des imprécations. La pluie avait cessé et le vent, encore violent, commençait de sécher mon chandail et mon pantalon. Fort bien, pensais-je, avec ou sans eau, il s'agit de camper. Mais, en premier lieu, il fallait retourner jusqu'à Modestine. Je suis certain d'avoir mis au moins vingt minutes à chercher ma gentille dame, à tâtons, dans l'obscurité. Et n'eût été la maudite fondrière dans laquelle je pataugeai une fois de plus qui fournissait une indication, j'eusse encore été occupé à chercher ma bête à l'aurore !

Mon autre souci fut de gagner l'abri d'un bois, car le vent était aussi glacial qu'impétueux. Comment dans cette région parfaitement boisée ai-je pu mettre un si long temps à en trouver un, voilà un nouveau mystère des aventures de cette journée. Toutefois, j'en ferais serment, je mis près d'une heure à le découvrir.

Enfin des arbres noirs commencèrent d'apparaître à ma gauche et, soudain, au travers de la route, creusèrent devant moi une caverne de ténèbres sans solution de continuité. J'écris une caverne sans exagération : passer sous cette voûte de feuillage, c'était comme de pénétrer dans un donjon. Je



II UNE NUIT DANS LA PINERAIE

De Bleymard, l'après-midi, bien qu'il fût tard déjà, je partis à l'assaut d'un coin de la Lozère.

Un chemin de charroi pierreux, mal délimité, guida ma marche. Je rencontrai au moins une demi-douzaine de charriots attelés de bœufs qui descendaient des bois, chargés chacun d'un pin entier pour le chauffage d'hiver. À la cime des arbres, qui ne s'élevaient pas bien haut sur ce versant glacé, je pris à droite une piste sous les pins jusqu'à un vallon de sol herbeux où un ruisseau qui se déversait comme une gouttière entre quelques pierres me fit office de fontaine. « Dans une retraite ombragée et plus retirée... que ne hantaient plus ni nymphes ni faunes. »² Bien que jeunes encore, les arbres s'étaient développés fort touffus autour de la clairière. Il n'y avait point d'échappée, sauf vers le nord-est sur la crête de

III

DANS LA VALLÉE DU TARN

Une route neuve conduit
de Pont-de-Montvert
à Florac, par la vallée
du Tarn.

Son assise de sable doux se développe environ à mi-chemin entre le faîte des monts et la rivière au fond de la vallée. Et j'entrerais pour en sortir, alternativement, sous des golfes d'ombres et des promontoires ensoleillés par l'après-midi. C'était une passe analogue à celle de Killiecrankie, un ravin profond en entonnoir dans les montagnes, avec le Tarn menant un grondement merveilleusement sauvage, là-bas, en dessous, et des hauteurs escarpées dans la lumière du soleil, là-haut, au-dessus. Une étroite bordure de frênes cerclait la cime des monts comme du lierre sur des ruines.



